

Cinq questions à Jacqueline De Clercq

1 - Vous venez de gratifier le monde littéraire de votre précieuse contribution « Histoires de lettres » 2009 ; un texte composé de ce qu'on peut s'autoriser à appeler « sections » au nombre de 16. Est-ce une volonté de se focaliser sur diverses thématiques, vous tenant à cœur, pour les traiter en profondeur ?

Mon livre, « **Histoires de lettres** »¹, est un ensemble de quinze « **fictions brèves** » gravitant autour d'un même thème : la lettre. C'est en effet par elle que les histoires de ce recueil adviennent, c'est elle qui en fonde le sens et, parfois, les inscrit, dans l'Histoire des langues, des plus anciennes (Sumer, Egypte ancienne, celtique) au plus récentes (rap, slam, texto). Mais ces histoires que la lettre et les lettres racontent ici sont avant tout des fictions littéraires de format court : récits, nouvelles ou contes. C'est donc bien par le biais de la fiction que j'ai tenté de rendre hommage à l'unité la plus basique (mais aussi très polysémique...) de la langue pour composer cet ensemble d'histoires brèves.

2- La postface de ce livre, vous la consacrez justement à votre démarche en invoquant le terme anglais comme titre pour la dernière « section » : « Less is more ». Est-ce pour affirmer que cette façon d'écrire est une caractéristique de la culture anglo-saxonne ?

C'est vrai que l'écriture de la forme brève est considérée comme un des apanages de la littérature anglo-saxonne. Pour autant, on ne saurait oublier Borges, Cortázar, Calvino, Valéry, Michaux, Leiris, Ponge et tant d'autres auteurs pour qui l'art du raccourci, la condensation, le *suggérer* et son corollaire, l'invitation faite au lecteur de devenir co-auteur, sont au cœur de la démarche littéraire. Cette écriture dont je parle dans la postface de ce livre est en réalité celle de tous les poètes, qu'ils soient ou non étiquetés comme tels, et si je l'appelle, l'écriture du *Less is more* c'est qu'il me semble que l'expression en anglais est plus suggestive, dense, concise tout en étant ouverte, plus poétique que *le plus par le moins*... Il ne s'agit pas du tout de vanter le court pour le court, synonyme de vite lu, mais d'éviter la forclusion du texte dans une durée donnée et d'inscrire le récit qu'il porte dans un temps ouvert, extensible dont l'imaginaire du lecteur peut s'approprier la gestion à sa guise. J'aborde aussi cet aspect dans « La longueur du court » publié sur le site <http://traverse.fr/page3/> de Daniel Simon.

¹ De Clercq, Jacqueline, *Histoires de lettres*, Paris, éditions L'Harmattan, 2009, 153 p. (15 €)

3- Vos écrits poétiques semblent offerts à la lecture à haute voix, et on a le sentiment que l'oralité des mots est pour vous fondamentale. Ainsi, vous utilisez souvent les mots de l'altérité, mots étranges et étrangers, est-ce pour inscrire à voix haute, la rencontre interculturelle ?

Mon intérêt pour la langue qui, soit dit en passant, fonde une culture – *On n'habite pas un pays, on habite une langue* (Cioran) – intègre, à part entière, la littérature orale de quelle que latitude qu'elle soit. Non seulement parce qu'elle est historiquement la première expression du fait littéraire : la poésie chantée, le récit mythique, légendaire ou inscrit dans une tradition, le conte, la fable... nés de la parole et longuement transmis par elle, mais surtout, parce que la voix est indissociable de l'écrit. Et je regrette que des *lectures*, au sens anglo-saxon du terme, ne soient pas plus souvent proposées au public et qu'on leur préfère des présentations de livre qui tournent autour du texte et le commentent. Je pense que la lecture à voix haute est bien plus *parlante* (sans jeu de mots...), dans la mesure où elle dévoile la musicalité, le rythme, la texture vivante d'une création littéraire d'ici ou d'ailleurs, et a fortiori, quand elle s'inscrit dans la rencontre interculturelle. A bon entendeur !...

4- Avec votre récit « *Le Dit d'Ariane* » 2008, vous invoquez sans détour le mythe ; et dès l'abord, la permutation du « *Dit* » avec le « *le Fil d'Ariane* » interpelle, comme pour signaler une réécriture du mythe, ou sa relecture avec nos paramètres d'aujourd'hui... Quels serait le but de cette entreprise ?

« **Le Dit d'Ariane** »² est en effet une libre réécriture du mythe de la princesse crétoise, fille de Minos et de Pasiphaé. Je vous ai dit mon intérêt pour le mythe en tant que genre littéraire, né de la parole, passant ensuite à l'écrit et porteur d'universaux qui s'expriment dans la langue du symbole. Et c'est bien à la lumière de *nos paramètres*, en particulier, ceux qui dessinent l'image de la femme d'aujourd'hui, que « **Le Dit d'Ariane** » propose une interprétation actualisée, une relecture, du récit mythique. Il m'est apparu, en effet, que *le fil d'Ariane* de ce mythe et de ceux des « héros » qui le traversent, souvent dramatiquement, conduisait à un *dire* – le prononcé par Ariane de ce *mot avisé* qui redouble l'affirmation à la vie – lequel constitue l'aboutissement du long voyage qu'entreprend la jeune femme pour devenir qui elle est et dont elle fait, dans ce *dit*, le récit à la première personne. Récit d'une métamorphose au terme de laquelle Ariane et Dionysos se rencontrent, mais sans laquelle ils n'auraient pu ni se reconnaître ni s'aimer. Quel que soit le nom donné à cette quête (initiatique ? nietzschéenne ?), elle est emblématique du mythe, véhicule d'archétypes dont la plasticité, incarnée par la diversité des versions d'un même mythe, est un gage de pérennité. De tous temps, les écrivains ont retraversé ces récits ancestraux, avec à la fois une suffisante fidélité et la liberté nécessaire pour en proposer une version *alter-native*. Je n'ai pas fait autre chose dans « **Le Dit d'Ariane** », me servant *des blancs du mythe*, notamment l'ellipse symbolique du périple solitaire d'Ariane sur l'île de Naxos, pour dessiner d'elle une image de femme contemporaine quand bien même, le récit a pour cadre la Crète antique.

² De Clercq, Jacqueline, *Le Dit d'Ariane*, récit, Paris, éditions Orizons, coll. Littératures, 2008 (12 €).

5- Vous écrivez depuis plus de trois décennies (poésie ; récits ; essais), mais votre fonction d'enseignante en sociologie, ne vous a pas permis de vous consacrer entièrement à votre passion d'écrire. Est-ce, aujourd'hui, une délivrance joyeuse de cette fougue créatrice, longtemps contenue ?

Mon parcours universitaire dans la recherche en sciences humaines, je le considère comme une vie antérieure que je ne renie ni ne regrette. Sans doute, y a-t-il un temps pour chaque chose... Mon activité de chercheur m'a permis d'apprendre beaucoup plus de choses, y compris sur moi-même, que si j'avais commencé à écrire à vingt ans. Enfin, je crois... De là à parler de « délivrance joyeuse »... ce n'était ni l'enfer ni l'usine et, soi dit en passant, je gagnais bien mieux ma vie qu'aujourd'hui... Mais, toutes considérations basement matérialistes mises à part, je suis très heureuse d'avoir la possibilité de me consacrer à la création littéraire : d'écrire, de publier, de lire et, parfois même, de participer à des *lectures* !...